

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

Le Gendre de M. Poirier, comédie de MM. JULES SANDEAU et EMILE AUGIER.

— M^{lle} JUDITH et M. LAGRANGE.

Enfin voici une comédie, une comédie des plus piquantes, et un succès du meilleur aloi. M^{lle} Judith est venue lui prêter les grâces de sa personne, l'éclat de ses beaux yeux noirs et son intelligence scénique. M. Lagrange a donné au marquis de Presle l'élégance de ses manières, l'accent peut-être un peu trop marqué du persiflage et de l'ironie, mais une chaleur de cœur des plus communicatives et une aisance parfaite. M. Vernier, notre comique, dont le trait et la verve sont toujours, à l'instar d'un convoi express, à grande vitesse, est parvenu à se métamorphoser. Il se possède, il se contient; ce n'est plus M. Vernier, c'est bien là M. Poirier, le rusé et sornois beau-père, l'ambition à l'état latent. La pièce a donc été dignement interprétée et rendue avec soin, avec amour, dans ses plus minces détails de mise en scène. On pouvait reconnaître là ce respect qu'un directeur lettré sait apporter aux œuvres de mérite et de conscience, et nous en félicitons ici M. Lefebvre. Honorer ainsi des auteurs, c'est s'honorer soi-même.

Nous ne ferons point l'analyse de la comédie nouvelle, c'est toujours cette vieille lutte de la noblesse et de la bourgeoisie : *sacs et parchemins* en présence et aux prises. Les ridicules et les travers des deux camps sont mis à nu et si bien flagellés de part et d'autre qu'on ne sait s'il reste un vainqueur. Nous n'y voyons, en fin de compte, qu'une femme malheureuse à ajouter au martyrologe conjugal, car, pour nous, la pièce finit réellement au troisième acte. Le quatrième ne change rien au fond de la situation, en dépit de sa favorable péripétie. Il n'a été fait que pour ne pas renvoyer les spectateurs sous l'influence d'un funeste dénouement.

Le dialogue a de l'esprit, du trait, de la verve. On y trouve le *vis comica*, si rare de nos jours. L'action est bien conduite et marche résolument à son but : la punition de ce pauvre Poirier dans ses affections de famille les plus chères, alors qu'il vise à la pairie et qu'il sacrifie pour cela son immense fortune et un repos si laborieusement acheté. L'auteur de *Mademoiselle de la Seiglière* et celui de *Philiberte* nous ont habitué à des œuvres d'une fine observation et à des caractères tracés d'après nature. Leurs derniers ouvrages font reposer sur eux toutes les espérances du théâtre français, et si nous ajoutons à leurs noms ceux de Ponsard et d'Alexandre Dumas, nous aurons réellement là tout ce que la scène française de notre époque compte de digne et de sérieux.

AIMÉ VINGTRINIER, directeur-gérant.